

The Company ... Et comme si de rien n'était

Simon Beaulieu

Numéro 231, mai-juin 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59109ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, S. (2004). Compte rendu de [The Company : ... Et comme si de rien n'était]. *Séquences*, (231), 47–47.

THE COMPANY

...Et comme si de rien n'était

Le faux pas est impensable. La machine est réglée au quart de tour. Que la cheville se brise ou qu'une pluie torrentielle s'abatte sur la scène, le spectacle doit et va continuer. Inutile de s'agiter. Il n'y a rien qui puisse être fait. Rien, sinon que de s'abandonner sans retenue au flux inaltérable et syncopé du tempo, laissant la danse ainsi prendre son cours et respirer, complètement et simplement. Sans aucun doute, le milieu de la danse est extrêmement exigeant, hiérarchisé et rigide, commandant une discipline à tout rompre et une abnégation totale, poussée souvent jusqu'à l'effacement et à la docilité. Entre les directives, plutôt dictatoriales, du directeur artistique et les interminables répétitions appelées par le chorégraphe, le danseur (ou la danseuse) n'a d'autre choix que de tituber par moment, vraisemblablement essoufflé par la précision et la vitesse que charrient ce mode de vie. La machine fait son œuvre donc et laisse ses marques, accrochée à cette existence donnée toute entière en hématomes et en cris de joie à la poésie du travail bien fait et au dépassement de soi. Les codes sont clairs : il s'agit d'un univers fermé, un microcosme replié sur lui-même, parfois même hermétique, possédant ses propres lois et sa logique unique, où les personnes qui y gravitent, partagent le même langage et vivent la même vie, existant finalement sur la même fréquence.

Avec un tel bilan, il était tout avisé qu'un vieux routier comme Robert Altman, pour qui débiller les univers clos et les milieux impénétrables jusqu'à la révélation n'est pas chose étrangère (on a qu'à penser entre autre au formidable portrait dépeint dans *The Player* du monde du cinéma), se retrouve à la barre d'un ambitieux projet. *The Company*, sur le Joffrey ballet de Chicago, est l'un des plus prestigieux corps de ballet au monde.

Altman suit la troupe de près : on est au cœur des répétitions, dans les disputes d'avant-première, on sautille d'une fracture à l'épaule à un rendez-vous d'amoureux manqué. On voit les sacrifices, la vie privée qui écope, on sent l'ampleur de la pression et la peur de l'échec. Altman est là où le cœur bat le plus fort. On est en plein tourbillon, attentif et alerte, du début à la fin et c'est plutôt fascinant. Le réalisateur traque la vie des danseurs avec l'élégance du ballet : cadrages précis, lents mouvements de caméra, mise en scène souple tout en détails, effleurant la précision documentaire... Tout semble y être mais malheureusement une chose fondamentale est apparemment absente : un véritable point de vue.

Visiblement fasciné par ce qu'il filme Altman n'a su pénétrer son sujet et surtout lui insuffler voire lui imposer un véritable souffle, oubliant de regarder réellement au-delà de l'étalement linéaire des faits pour

s'ancrer profondément dans un point d'observation, permettant ainsi de véritablement comprendre un milieu à défaut de seulement l'espionner. Le spectateur reste intrigué et captivé certes mais comprend difficilement cette obsession quasi charnelle et étrangement distanciée pour le ballet et se demande, en fin de parcours, l'intérêt de ce qui vient de lui être présenté. Tout est ramené sur une même échelle, les histoires amoureuses, les blessures, le rythme de vie accéléré, la mère névrotique... Tout semble avoir le même intérêt, rien ne dépasse, tout s'agglutine à la trame narrative (qui d'ailleurs manque nettement de direction et d'une réelle progression) avec la même distance et inévitablement avec la même froideur, empêchant ainsi de réellement vivre au rythme de cette réalité pourtant si singulière. Le spectateur se retrouve donc devant une suite de tableaux qu'il regarde sans broncher mais pas sans intérêt, bien enfoncé dans son siège, attendant de voir défiler le grand fracas qui ne viendra finalement jamais. Du coup, toute l'entreprise apparaît comme une succession plus ou moins intense de moments épisodiques qui, à l'arrivée, auront passés *comme si de rien n'était*.

Il y a longtemps que Altman n'a pas offert un film à la hauteur du talent dont témoignent ses œuvres maîtresses (*The Player*, *Nashville*, *Short Cuts*) qui d'ailleurs colportent bon nombre d'idées en germes dans *The Company*. Jadis beaucoup plus incisif et articulé, il est à espérer pour l'avenir qu'il reste encore une bonne dose d'inspiration à ce (grand ?) cinéaste apparemment fatigué.

Simon Beaulieu

■ États-Unis, 112 minutes — Réal. : Robert Altman — Scén. : Barbara Turner d'après une histoire de Neve Campbell et Barbara Turner — Photo. : Andrew Dunn — Mont. : Gerladine Peroni — Mus. : Van Dyke Parks — Son. : Peter Glossop — Déc. : Gary Baugh — Cost. : Susan Kaufman — Int. : Neve Campbell (Ry), Malcom McDowell (Alberto Antonelli), James Franco (Josh), Barbara Robertson (Harriet), William Dick (Edouard), Susie Cusack (Susie), Marilyn Dodds Frank (Mère de Ry), John Loran (Père de Ry), Mariann Mayberry (Belle-mère de Ry), Rick Peeples (Beau-père de Ry), Yasen Peyankov (Mentor de Justin), Lar Lubovitch (Chorégraphe), Robert Desrosiers (Chorégraphe) — Prod. : David Levy, Joshua Astrachan, Neve Campbell, Christine Vachon, Robert Altman, Pamela Koffler — Dist. : Mongrel.

Comprendre un milieu à défaut de seulement l'espionner

